

Vie et mort d'un festival (Cannes 1968)

Léo Bonneville

Number 54, October 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1968). Vie et mort d'un festival (Cannes 1968). *Séquences*, (54), 32-40.

cannes 1968



Rouges et Blancs, de Miklos Jancso

Vie et mort d'un festival

Léo Bonneville

Pour sa majorité, le XXII^e Festival international du film de Cannes avait inscrit au programme d'ouverture le plus célèbre des films de tous les temps, *Gone with the wind* (Autant en empor-

te le vent). Soirée fort brillante, d'une longueur exceptionnelle et qui renouait avec l'histoire du cinéma. Après un tel départ, la compétition pouvait commencer, les critiques se mettre à l'oeuvre.

Douze longs métrages venant de sept pays différents allaient se succéder durant la première semaine. Semaine agréable, intéressante, sans grand éclat toutefois. Films exprimant la violence, l'amour et la jeunesse.

La jeunesse anglaise

Avec *Charlie Bubbles*, Albert Finney présente un personnage venu en droite ligne du "Free Cinema". Inadapté social, veule, solitaire, Charlie Bubbles tente de renouer avec son passé. Le film commence par un délirant duel dans un restaurant et se poursuit en traduisant l'ennui du héros et ses hésitations. On peut dire que, pour son premier film (dans lequel il incarne admirablement le rôle titre), Albert Finney a su faire "apparaître le néant d'une existence aussi humainement stérile qu'elle est matériellement comblée."

Joanna présente une très jeune fille qui ne manque pas d'imagination. Elle rêve de contrées lointaines et ses amours la conduisent à l'Africain Gordon qui est en difficulté avec la police. Enceinte, Joanna garde son enfant mais quitte Londres... pour y revenir. Cette comédie musicale n'a rien de prétentieux. Elle est légère, enlevante, fantaisiste. Et c'est tout.

L'auteur Michael Sarne se contente de nous faire rire des mésaventures de Joanna.

Clive Donner, avec *Here we go round the Mulberry Bush* (Trois petits tours et puis s'en vont), nous amuse également beaucoup. Jamie, garçon de 17 ans, est troublé chaque fois qu'il rencontre une jeune fille. On devine ce que ce complexe peut amener de situations cocasses. Le film éclate de bonne humeur et d'humour. Le rythme nous réserve des gags plaisants. Un film à placer à côté de *You're a Big Boy now* avec lequel il constitue un diptyque qui caractérise assez bien certains aspects de la jeunesse actuelle.

La violence italienne

Dans *Grazie Zia* (Merci, ma tante), le jeune Alvis se rebelle contre le monde bourgeois. Et sa "contestation" l'incline à simuler l'impotence et à poursuivre sa tante d'un amour équivoque. Film tourmenté et pessimiste qui présente un "cas" que Salvatore Samperi traite avec un certain brio. Lou Castel incarne un Alvis inquietant.

Faut-il louer la lourde allégorie de Valerio Zurlini, *Sedotto alla sua destra* (Assis à sa droite)? Pourtant les intentions étaient excellentes. Mais pour nous raconter l'histoire de ce chef recherché puis

soumis à la torture, quelle litanie de reproches, quelle kyrielle de coups. Naturellement, le spectateur perçoit les thèmes de l'amitié sincère, de l'entraide fraternelle, du dévouement généreux. Mais tout cela bascule dans des flots de sang qui souillent les héros. Comme on est loin de la nuance, de l'équilibre, de la tendresse qui caractérisaient *Journal intime!*

Le sang hongrois

Miklos Jancso avec *Rouges et Blancs* rapporte un épisode de la guerre de 1917-20 en Russie. Les Blancs et les Rouges s'affrontent résolument. Il en résulte un va-et-vient constant qui entremêle les combattants. Il n'y a pas de héros proprement dits dans le film. Les scènes se juxtaposent brutalement dans un climat où le sang ne tarit pas. D'après l'auteur lui-même, cette manière de procéder relève d'une conception "structuraliste".

L'enfance yougoslave

Il aura suffi de l'arrivée d'un enfant allemand pour aviver la vengeance dans l'âme de quelques garçons. Ainsi dans *Les Enfants d'après*, Bata Cengic montre bien que les vestiges de la guerre brûlent intérieurement. Cette peinture de jeunes ne manque pas de

sincérité et le jeu des enfants de qualité.

Les fantômes japonais

En revenant de l'armée, le samouraï Guitoki trouve sa hutte ravagée et sa mère et sa femme disparues. Elles réapparaissent toutes deux sous la forme de fantômes et assassinent le samouraï. Cette histoire de sang et de ténèbres (*Kuroneko*) devient longue et fastidieuse. Le réalisme cru de Kaneto Shindo tourne au sadisme qui se gaspille dans l'imaginaire.

La solitude polonaise

Mathieu est un rêveur. Il vit avec sa soeur. Quand quelqu'un vient s'installer auprès d'elle, il disparaît sous l'eau. Dans *Les Jours de Mathieu*, Witold Leszczynski décrit en trois étapes — la maison — le village — la forêt — les hésitations du héros. Le film rend avec douceur et sensibilité toute la poésie de cet être triste et sympathique perdu dans notre monde moderne.

Les invités tchécoslovaques

Lors d'un bal des pompiers, on veut couronner une reine, procéder à un tirage et remettre un souvenir à un pompier retraité. Mais rien n'aboutit. Milos Forman est un observateur perspicace et impitoyable.

ble. Bien sûr, on rit et on rit beaucoup dans ce film car la caricature simplifiée les faits avec une pointe d'humour. Mais il reste de l'amertume à la fin d'*Au feu les pompiers*. Les personnages que peint l'auteur révèlent des travers peu reluisants. Un peu de surcharge évidemment mais il y a tant de vérités dans ce film que le spectateur finit par s'interroger sur l'honneur des hommes.

La fête reprend avec Jan Nemeč.

Cette fois, à l'occasion d'un pique-nique, apparaît un groupe d'inconnus qui en rompt le charme. Sous cette histoire symbolique, l'auteur entend dénoncer l'oppression, l'hypocrisie, la terreur, l'humiliation, enfin tout ce qui menace une société. Allégorie confuse sans doute mais qui ne laisse pas de poser des questions à tout groupe a.i.éné. On comprend pourquoi *La Fête et les invités* a d'abord été interdit dans son pays d'origine.

Here
We
Go
Round
The
Mulberry
Bush,
de
Clive
Donner



Ces films que nous voyions paisiblement, c'était du rêve, de l'illusion, du néant. Ou plutôt cette fête à laquelle nous étions convoqués, c'était le XXI^e Festival international du film de Cannes et les invités, c'était nous. Soudain, tout allait changer. Il y avait bien eu des étudiants groupés dans un *sit-in* sur les marches du Palais. Ça les amusait. Pourquoi pas, après tout ?

Ce samedi-là, la séance de dix heures et demie retardait. Les gens commençaient à s'impatienter. Ils réclamaient la projection du film. Mouvements inutiles. Onze heures sonnaient. Dans la salle Jean-Cocoteau, on allait rendre un hommage à Henri Langlois réinstallé à la Cinémathèque française. Onze heures quinze. On nous apprend que la séance est reportée dans l'après-midi. Bon. Vite, saut dans la salle Jean-Cocoteau. Elle est comble. Pas une place libre. Tant pis, faisons tapisserie. Et tant mieux, la réunion n'est pas encore commencée. On attend sans doute Langlois. Quand il arrivera, on le verra sûrement. Pensez donc, Henri Langlois. À sa place, un petit commando, dirigé par le capitaine François Truffaut, s'installe sur l'estrade. Flanqué de Jean-Luc Godard, Claude Lelouch, Claude Berri, Roman Polanski... Quel homma-

ge ce sera ! François Truffaut prend la parole. Il lit un communiqué arrivé en ligne droite (courrier de nuit sans doute) de l'École technique de Photographie et de Cinématographie de la rue de Vaugirard (Paris). Va pour la lecture. Tout le monde écoute. Les étu-



dants de Paris manifestent en faveur de la grève. Conséquence : il faut tout lâcher impérieusement. Et quand on dit tout, c'est tout. Le Festival de Cannes *itou*. Donc Truffaut, Godard, Lelouch, Berri et consorts, délégués, catapultés,

propulsés, décident qu'il faut arrêter le Festival de Cannes. Alors appelez la police, crie quelqu'un. Pas de police ici, reprend un auditeur. L'important, c'est que tout cesse sans délai. Non, l'important c'est les films, réplique une voix de stentor. Non, c'est la rose, mur-

saugrenues, fofolles, entremêlées de cris, vociférations, jappements, hurlements. Cessons ce carnaval immédiatement, vocifère Machin. Hourra! Hou! Abolissons la compétition. N'est-ce pas Monica (Vitti)? N'est-ce pas Roman (Polanski)? (tous deux membres du jury et présents dans la salle), clame Chouette. Démocratisons le festival, éjecte Chose. Le cinéma gratuit. Hourra! Hou! Impossible, insiste Glinglin, la salle est trop petite. Hourra! Hou! Qu'on l'agrandisse, enchaîne Truc. Hourra! Hou! Et ainsi on se renvoie des propositions comme des balles de ping-pong. Ça crie, ça hurle, ça pose, ça propose, ça dispose, ça indispose... Et ça parle, et ça déparle. Toutes les propositions tombent finalement dans le néant. Du vent. Rien que du vent. À quoi bon poursuivre? Il est midi. Jean-Pierre Léaud, qui crie dès qu'il ouvre la bouche, tonitrué: Tous dans la grande salle. En rangs de paille. Gauche. Droite. À petits pas serrés. On se pousse du coude. Il fait chaud. Beaucoup de sièges restent libres. Peu importe. Des curieux viendront. La scène se noircit de gens qui protestent, contestent, gesticulent, bousculent... Ça grogne, ça hurle. On n'entend rien. Pas de micro. Il faut un micro. Eh bien, là-haut, donne-nous un micro. On attend le micro. Cause toujours mon lapin. Tou-



La Fête et les invités, de Jan Nemeč

mure une dame en bleu. Mort au Festival. R. I. P. N'en parlons plus. Videz la salle. Mettez les bouts.

Eh bien! pas si vite. Applaudissements de la gauche. Protestations de la droite. Gauche. Droite. S'élèvent les propositions les plus

jours pas de micro. Un micro apparaît. Applaudissements. À l'avenir, avertit un pseudo-président, il faudra venir parler au micro. Entendu. Oui. Non. Un quidam s'avance. Il désire que l'on occupe le palais du festival jour et nuit. Sortez-le, vocifère un olibrius gonflé. Qu'il s'explique, répond en chœur un banc de barbus. Truffaut se faufile. Il faut en finir avec cette foire internationale. Et les invités ? pense tout à coup un invité. On se fout des invités, cingle Lelouch. Lelouch sur son yacht, rétorquent un homme et une femme. Jean-Luc Godard vient à son tour et bégaie : Mao a dit... — Qu'on sorte Mao, vocifère un auditeur. Godard répète : Mao a dit . . . — On est en France ici, coupe un spectateur. Godard se récusé... Berri, sans vieil homme et sans enfant, affirme que c'est la fin des festivals. Des haricots, corrige un festivalier. Casquette bien enfoncée, Michel Delahaye prouve par a plus b qu'il faut dynamiter le festival. Démonstration applaudie et reniée. Hourra ! Hou ! Confusion. Incohérence. Chaos. Droite. Gauche. Hourra ! Hou ! Essoufflée, impatiente, nerveuse, trépigante, l'assistance attend toujours. Des gens entrent. Des gens sortent. Quand le film commencera-t-il ? Enfin, le Délégué général du Festival apparaît. Il va parler. Il parle. La compétition est annulée. Il

n'y aura pas de prix cette année (voir air connu sur les pommes). Il n'y aura que des projections. De films évidemment. Eteignez les lumières. Il fait noir. Des ombres courent sur le rideau qui n'arrive pas à s'ouvrir. Truffaut est en train d'y grimper. Rideau ! Rideau ! Bruits. Cris. Sifflets. Le rideau s'ébroue un peu. Truffaut grimpe toujours. Un briquet crisse. La flamme vacille. Lumières. Lumières. Les lumières s'allument. Le briquet disparaît. On court au micro. Gauche. Droite. Le micro valse. Truffaut le capte au passage. Coups d'épaule. Truffaut au plancher. Godard surgit. Le micro se défend en grinçant. Godard va zézayer. Assaut. Godard fléchit les genoux. Ses lunettes (noires) voyagent dans le parterre de fleurs (roses). Tohu-bohu. Mains levées. Corps à corps. Droite. Gauche. Gauche. Droite. Le micro est porté disparu. On cherche le micro. Une voix gémit : silence. Le silence se meurt. Tout le monde parle. Vive la démocratie ! Les Français triomphent. Le désordre règne. Ça conteste. Ça proteste. Ça festivalise de plus belle. Ah ! que c'est long à mourir un festival.

Coups de sifflets. On veut des films. Des films. Pas de films. Il n'y aura pas de films ce soir. Vous avez compris. Vive la démocratie ! Vive la France ! Vive le Festival de Cannes !



Grazie Zia, de Salvatore Samperi

Dans la soirée, on réoccupe la salle Jean-Cocteau. L'ordre règnera. La démocratie est ordonnée. Un nouveau président improvisé s'impose. Il crie. Plus fort. Pas tous ensemble. Le chœur réplique. Il faut former des comités d'étude. Des comités d'étude. On forme un comité d'étude. Mais Truffaut s'est dégonflé. Godard s'est évanoui. Le-louch a couru cirer son yacht qui venait d'attraper un coup de soleil. Il reviendra. Il est si brave notre Claude. Il revient. Il sera du comité d'étude. Le comité s'installe dans la salle des journalistes. C'est sérieux. On étudie. Quoi? On ne sait trop. Mais on étudie quand même. On fera rapport. En trois points. Quand? Demain. La nuit y passera. On apporte des sandwiches bourgeois. Des oreillers bourgeois. La nuit s'étire. On baille.

Tant pis. Il faut étudier. Étudions. C'est-à-dire parlons.

La nuit balaye les spectateurs. Des sièges épuisés s'écroulent. Des mégots moirent le sol. Des cendres grisonnent le tapis. C'est beau la liberté.

Dimanche matin. Il faut en finir. La démocratie triomphera. C'est-à-dire l'anarchie. C'est-à-dire le nihilisme. Révolution. Destruction. Interdiction de construire.

Le comité d'étude rend visite à Monsieur le Délégué général. La décision est imminente. Pour onze heures. Les journalistes se pressent. En attendant, attendons. On attend. On se parle. On s'invective. Le temps fige. Le Délégué général s'annonce. Sa décision sera irrévocable. Soyez gentils, pleurniche Louis Malle, les C. R. S. sont à

nos portes. Fermons les portes. Que personne n'entre. Monsieur le Délégué général entre. On demande silence. On parle. On se tait. Monsieur le Délégué général a la douleur d'annoncer que le XXIIe Festival international du film de Cannes décevra à 12 heures, le dimanche, 12 mai 1968.

Victoire, crie la gauche. Honte, lance la droite. Le XXIIe festival international du film à Cannes 1968 est mort trucidé. Vive le

Festival de Cannes 1969! Cannes connaîtra-t-il de ses cendres? Rideau. La démocratie a vaincu. C'est-à-dire la majorité s'est rendue au commando venu de Paris. Vive Cannes! Vive les cinéastes sortis du néant grâce au Festival de Cannes: Truffaut et Lelouch! Ils ont à leur tour renvoyé le XXIIe Festival international du film de Cannes au néant. Beau succès. L'an prochain? Cannes sera-t-il encore dans Cannes?

DÉCLARATION DE ROMAN POLANSKI, JURÉ DE CANNES 1968

Bien que je me sois moi-même retiré du jury de Cannes pour soutenir la révolte étudiante, je tiens à me dissocier des François Truffaut, Claude Lelouch et Jean-Luc Godard. Mon retrait était un geste de solidarité envers les étudiants dont j'approuvais de tout coeur les activités. Il me semblait indécent de rester assis à la terrasse de l'Hôtel Carleton à siroter un verre alors que les photos des journaux montrant Paris en flammes me sautaient au visage. Je n'ai jamais voulu conférer à mon geste une signification défavorable au Festival de Cannes comme tel.

Les gens comme Truffaut, Lelouch et Godard me font penser à des gosses qui jouent à la révolution. Moi, j'ai dépassé ce stade. J'ai vécu dans un pays où ce genre de choses s'est produit sérieusement. Mais eux, ils criaient sans arrêt: "Nous allons fermer le Festival." Si ce n'était de Cannes, où seraient Truffaut et Lelouch aujourd'hui? Quant à Godard, cela doit l'agacer de n'avoir jamais été invité à y présenter un film.

J'ai voulu clarifier ma position à ce moment-là mais, chaque fois que j'ouvrais la bouche pour parler, Monsieur Godard me coupait la parole. Il répétait que le Festival devait appartenir au peuple, qu'il devait être démocratique et dominé par des préoccupations esthétiques, que la présence des vedettes et des commerçants devrait être bannie.

Eh bien! tout d'abord, si vous enlevez les vedettes, que reste-t-il pour le grand public? Il ne vient que pour les célébrités, pas pour regarder ces ennuyeux entretiens avec l'homme de la rue dont on encombre les films dits Nouvelle Vague.

Pour ce qui est des commerçants, la France en a un besoin urgent. C'est un pays en perte de vitesse au point de vue économique et, si ce n'était des hommes d'affaires étrangers qui ont acheté leurs films, personne n'aurait entendu parler de Truffaut, de Godard ou de Lelouch. Il est ridicule de voir des gens comme Truffaut, qui est maintenant producteur, et Lelouch qui est millionnaire, se plaindre de ce qu'on exige la tenue de gala au festival, alléguant que le snobisme domine ainsi l'événement...

Variety, Vol. 251, no 4, 12 juin 1968